

HANNAH ARENDT

Vies politiques



tel gallimard

ANGELO GIUSEPPE RONCALLI

*Un chrétien sur le siège de saint Pierre
de 1958 à 1963 **

*Journal de l'âme*¹, réflexions spirituelles journalières d'Angelo Guiseppe Roncalli, qui prit le nom de Jean XXIII quand il devint pape, est un livre étrangement décevant et étrangement fascinant. Écrit pour la majeure partie pendant des périodes de retraite, il consiste en une répétition sans fin d'effusions dévotes et d'exhortations personnelles, en « examens de conscience », en notes sur un « progrès spirituel », avec seulement de très rares références aux événements et à l'actualité, de sorte que pendant des pages et des pages, il se lit comme un manuel élémentaire sur la manière d'être bon et d'éviter le mal. Et pourtant, à sa façon, étrange et peu familière, ce livre réussit à donner une réponse claire à deux questions que beaucoup eurent à l'esprit lorsque, fin mai et début juin 1963, le pape gisait sur son lit de mort au Vatican. Mon attention fut, très simplement et sans équivoque, attirée sur elles par une femme de chambre romaine : « Madame, me dit-elle, ce pape était un vrai chrétien. Comment est-ce possible ? Comment peut-il se faire qu'un vrai chrétien ait pu s'asseoir sur le siège de saint Pierre ? Ne fallait-il pas d'abord qu'il soit ordonné évêque, et archevêque et cardinal, avant d'être finalement élu pape ? Quel-

* Traduit de l'anglais par Barbara Cassin.

1. Traduit sous la direction de Dom Philippe Rouillard par J. Lonchamp, Sr. G. de Lisa, o.p., et J. Faure-Cousin, éditions du Cerf, Paris 1964. (L'auteur cite : *Journal of a Soul*, Londres, 1965.) (N.d.T.)

qu'un a-t-il été conscient de qui il était ? » Eh bien, la réponse à la dernière de ces trois questions semble devoir être : « Non. » Il n'était pas au nombre des *papabile* quand il entra dans le conclave ; aucun vêtement à ses mesures n'avait été préparé par les tailleurs du Vatican. Il fut élu parce que les cardinaux ne pouvaient se mettre d'accord, et étaient convaincus, comme il l'écrivit lui-même, qu'il « serait un pape de transition » ; « au lieu de cela », poursuit-il, « me voici à la veille de ma quatrième année de pontificat, et dans la perspective d'un solide programme à déployer à la face du monde entier qui regarde et qui attend ». Ce qui stupéfie n'est point qu'il n'appartint pas aux *papabile*, mais que personne n'ait eu conscience de qui il était, et qu'il ait été élu parce que tous voyaient en lui une figure sans conséquence.

Quoi qu'il en soit, cela ne stupéfie que rétrospectivement. Bien sûr, l'Eglise avait prêché l'*imitatio Christi* pendant près de deux cents ans, et nul ne sait combien de curés de paroisse, combien de moines, obscurs au travers des siècles, ont pu dire comme le jeune Roncalli : « Lors ceci est mon modèle : Jésus-Christ » — tout en sachant parfaitement bien, même à dix-huit ans, que « ressembler au bon Jésus » signifiait être « traité de fou » : « On dit et l'on croit que je suis un naïf. Je le suis peut-être, mais mon amour-propre ne voudrait pas le croire. Et c'est là l'intérêt du jeu. » Mais l'Eglise est une institution, et, surtout depuis la Contre-Réforme, plus soucieuse du maintien des dogmes que de la simplicité de la foi, elle n'ouvrait pas la carrière ecclésiastique aux hommes qui avaient pris à la lettre l'invitation : « Suis-moi. » Non qu'elle eût consciemment craint les éléments clairement anarchiques d'un genre de vie purement et authentiquement chrétien ; elle aurait simplement pensé que « souffrir et être méprisé pour le Christ et avec le Christ » était de mauvaise politique. Et c'était là ce que Roncalli voulait avec passion et enthousiasme, citant ces paroles de saint Jean de la Croix encore et toujours. Il le voulait au point de « porter plus vive l'empreinte (...) de ma ressemblance avec le Christ crucifié » depuis la cérémonie de sa consécration épiscopale, d'espérer et d'attendre que « le Seigneur me [visite] sous la forme d'épreuves particulièrement affligeantes », « quelque

grande souffrance et affliction du corps et de l'esprit ». Il fit bon accueil à sa mort douloureuse et prématurée, comme à une confirmation de sa vocation : le « sacrifice » nécessaire à la grande entreprise qu'il devait laisser inachevée.

La répugnance de l'Eglise à confier des charges élevées aux rares personnes dont l'unique ambition fut d'imiter Jésus de Nazareth n'est pas difficile à comprendre. Il put y avoir un temps où la hiérarchie ecclésiastique avait pour lignes directrices de sa pensée celles du Grand Inquisiteur de Dostoïevski et craignait que, selon les paroles de Luther, « le destin le plus permanent de la parole de Dieu (soit) que pour son salut, le monde soit mis en rumeur. Car le sermon de Dieu vient pour changer et vivifier la terre entière aussi loin qu'il l'atteint ».

Mais de tels temps étaient depuis longtemps passés. Ils avaient oublié « l'humilité et la douceur (...), douceur qui n'a rien de pusillanimité », comme Roncalli le nota une fois. C'est précisément ce qu'ils allaient découvrir : que l'humilité devant Dieu et la soumission devant les hommes ne sont pas la même chose ; et si grande que fût l'hostilité, dans certains milieux ecclésiastiques, contre ce pape unique, cela parle en faveur de l'Eglise et de la hiérarchie qu'elle n'ait pas été plus grande, et que tant de hauts dignitaires, princes de l'Eglise, aient pu être vaincus par lui.

Dès le début de son pontificat, à la fin de 1958, ce fut le monde entier, et pas seulement les catholiques, qui eut les yeux fixés sur lui, pour des raisons qu'il énumère lui-même : d'abord pour avoir accepté « avec simplicité l'honneur et le poids du pontificat », après s'être toujours « efforcé soigneusement (...) de ne fournir (...) aucun argument en [sa] faveur ». En second lieu pour avoir été capable de « faire apparaître comme (...) pouvant être exécutées immédiatement quelques idées (...) très simples (...) mais ayant une vaste portée et une grande importance pour l'avenir ». Mais tandis que, d'après son propre témoignage, « les mots de Concile œcuménique, de Synode diocésain et de refonte du code de droit canonique » lui étaient venus « sans [avoir] fait là-dessus une hypothèse ou un projet quelconque », cette idée apparut à ceux qui avaient les yeux fixés sur lui comme la manifestation quasi logi-

que, ou, en tout cas, naturelle, de l'homme et de sa foi stupéfiante.

Chaque page de ce livre porte témoignage de sa foi, et pourtant aucune d'entre elles, ni, à coup sûr, toutes prises ensemble, n'est aussi convaincante que les innombrables histoires et anecdotes qui circulèrent à Rome pendant les quatre longs jours de son agonie finale. C'était une époque où la ville tremblait, comme d'habitude, sous l'invasion des touristes, qui, à cause de cette mort survenant plus tôt que prévue, furent rejoints par des légions de séminaristes, de moines, de nonnes, de prêtres, de toutes couleurs et de tous pays. Tous ceux qu'on rencontrait, du chauffeur de taxi à l'écrivain et à l'éditeur, du garçon de café au commerçant, croyants et incroyants de toute confession, avaient une histoire à raconter sur ce que Roncalli avait fait et dit, sur sa conduite en telle ou telle occasion. Nombre d'entre elles ont été depuis recueillies par Kurt Klinger sous le titre *Les Rires d'un pape*, et d'autres ont été publiées dans la prolifération des livres sur « le bon pape Jean », tous porteurs du *nihil obstat* et de l'*imprimatur*¹. Mais cette sorte d'hagiographie aide peu à comprendre pourquoi le monde entier eut les yeux fixés sur cet homme ; en effet, sans doute pour éviter de « choquer », elle évite soigneusement de dire à quel point les normes ordinaires du monde, y compris le monde du Christ, sont en contradiction avec les règles de jugement et de conduite contenues dans les sermons de Jésus. Au milieu de notre siècle, cet homme avait décidé de donner un sens littéral et non symbolique à chaque article de foi qu'on lui avait un jour enseigné. Il voulait réellement « être écrasé, méprisé, ignoré pour l'amour de Jésus ». Il s'était discipliné lui-même et son ambition, jusqu'à n'avoir réellement plus souci, « en aucune façon, des jugements du monde,

1. Jean Chelini, *Jean XXIII, pasteur des hommes de bonne volonté*, Paris, 1963 ; Augustin Pradel, *Le « bon pape » Jean XXIII*, Paris, 1963 ; Leone Algisi, *John the Twenty-Third*, traduit de l'italien par P. Ryde, Londres, 1963 ; Loris Capovilla, *The Heart and Mind of John XXIII, His Secretary's Intimate Recollection*, traduit de l'italien, New York, 1964 ; Alden Hatch, *A man Named John*, Londres, 1965.

même du monde ecclésiastique ». A vingt et un ans, il avait choisi : « Même si j'étais pape, le jour où je comparaitrai devant le divin Juge, qu'est-ce que je serai ? Rien. » Et à la fin de sa vie, dans le Testament spirituel à sa famille, il pouvait écrire confidentiellement que « l'ange de la mort doit venir (...) me prendre pour m'emmener au paradis, comme j'en ai la confiance ». La force colossale de sa foi ne fut nulle part plus manifeste que dans les « scandales » qu'elle causa innocemment, et on ne peut niveler par en bas la nature de cet homme qu'en oubliant l'élément de scandale.

Ainsi, les histoires les plus importantes, les plus audacieuses, qui circulaient alors de bouche en bouche sont restées inédites, et, inutile de le dire, invérifiables. Je me souviens de certaines d'entre elles, et j'espère qu'elles sont authentiques ; mais même si on leur déniait l'authenticité, leur invention seule serait suffisamment caractéristique de l'homme et de ce que les gens pensaient de lui pour qu'elles vaillent d'être contées. La première histoire, la moins choquante, confirme les quelques passages du *Journal* sur sa familiarité pleine d'aisance et sans paternalisme avec les travailleurs et les paysans, milieu dont, certes, il était lui-même originaire, mais qu'il quitta à onze ans pour entrer au séminaire de Bergame. (Son premier contact direct avec le monde se produisit quand il fit son service militaire. Il le trouva « laid, sale et répugnant » à l'extrême : « J'irai en enfer avec les démons ? Je connais la vie de caserne et je suis horrifié rien que d'y penser. ») L'histoire raconte que des plombiers étaient venus effectuer des réparations au Vatican. Le pape entendit comment l'un d'entre eux se mettait à jurer au nom de toute la Sainte Famille. Il sortit et demanda poliment : « Faut-il que vous fassiez cela ? Ne pouvez-vous dire *merde* comme nous ? »

Mes trois histoires suivantes ont un sujet beaucoup plus sérieux. Il y a peu, très peu, de passages dans son livre qui parlent des rapports assez tendus entre l'évêque Roncalli et Rome. Les difficultés, semble-t-il, commencèrent en 1925, quand on le nomma visiteur apostolique en Bulgarie, un poste de « semi-obscurité » où on le maintint pendant dix ans. Il n'oublia jamais comme il y fut

malheureux — vingt-cinq ans plus tard, il parle encore de « la monotonie d'une vie où abondaient chaque jour les égratignures et les piqûres ». A cette époque, il prit presque immédiatement conscience de « beaucoup de tribulations (... qui) ne me viennent pas des Bulgares (...) mais bien des organes centraux de l'administration ecclésiastique. C'est une forme de mortification et d'humiliation à laquelle je ne m'attendais pas, et qui me fait beaucoup souffrir ». Et c'est dès 1926 qu'il commence à parler de ce conflit comme de sa « croix ». Les choses commencent à s'arranger lorsqu'en 1935 il est transféré à la Délégation apostolique d'Istanbul, où il va rester encore dix ans, jusqu'à ce qu'en 1944, il reçoive son premier poste important : Nonce apostolique à Paris. Mais, là encore, « ce qui m'est très pénible (...), c'est de constater la distance qui existe entre ma façon de voir les situations sur place, et certaines manières de juger les mêmes choses à Rome : c'est ma seule vraie croix ». On n'entend plus de plaintes de ce genre pendant les années en France, mais non pas parce qu'il a changé d'avis : on dirait seulement qu'il s'est habitué aux voies du monde ecclésiastique. De cette veine sont les notes de 1948 : à quel point « toute forme de méfiance ou de comportement désobligeant envers (...) les petits, les pauvres, les inférieurs... me [fait] de la peine et me [cause] une souffrance intime [dans mes rapports avec mes collaborateurs, braves ecclésiastiques] », et « tous les sages du siècle, tous les malins de la terre, même ceux de la diplomatie vaticane, comme ils font pauvre figure quand on les place dans la lumière de simplicité et de grâce qui émane (...) de Jésus et de ses saints ! »

C'est en rapport avec son travail en Turquie où, pendant la guerre, il entra en contact avec des organisations juives (et empêcha une fois le gouvernement turc de renvoyer en Allemagne quelque cent enfants juifs qui s'étaient échappés de l'Europe occupée), qu'il s'adressa ensuite l'un des très rares reproches sérieux contre lui-même — car, en dépit de tous les « examens de conscience », il n'était aucunement porté à l'autocritique. « N'aurais-je pas pu, écrit-il, n'aurais-je pas dû en faire plus, faire un effort plus décidé, et aller contre les inclinations de ma nature ?

La recherche du calme et de la paix, que je pensais être plus en harmonie avec l'esprit du Seigneur, n'a-t-elle pas masqué peut-être un certain manque de volonté pour prendre l'épée? » A cette époque, quoi qu'il en soit, il ne s'était permis qu'un éclat. Au moment de l'ouverture des hostilités contre la Russie, il fut contacté par l'ambassadeur d'Allemagne, Franz von Papen, qui lui demanda d'user de son influence à Rome en faveur d'un soutien déclaré du pape à l'Allemagne. « Et que dirai-je des millions de Juifs que vos compatriotes sont en train d'assassiner en Pologne et en Allemagne? » C'était en 1941, quand le grand massacre ne faisait que commencer.

Les histoires suivantes touchent à des sujets analogues. Et bien que, à ma connaissance, aucune des biographies existantes du pape Jean ne parle jamais du conflit avec Rome, en dénier l'authenticité n'apparaîtrait même pas comme tout à fait convaincant. Il y a d'abord l'anecdote de son audience avec Pie XII, avant son départ pour Paris en 1944. Pie XII débuta l'audience en disant à son nouveau Nonce qu'il n'avait que sept minutes à lui accorder, là-dessus Roncalli prit congé en ces termes : « En ce cas, les six minutes restantes sont de trop. » Il y a, ensuite, l'histoire charmante du jeune prêtre étranger qui s'agitait au Vatican, en essayant de faire bonne impression sur les hauts dignitaires pour faire avancer sa carrière. On raconte que le pape lui dit : « Mon cher fils, cesse de tant t'inquiéter. Tu peux rester en repos, assuré qu'au jour du jugement, Jésus ne va pas te demander : et comment cela va-t-il avec le Saint-Office? » Enfin, on rapporte que, pendant les mois qui précédèrent sa mort, on lui donna à lire la pièce de Hochhuth, *Le Vicaire* ; puis on lui demanda ce qu'on pouvait faire contre elle. A quoi, prétend-on, il répondit : « Faire contre elle? Que peut-on faire contre la vérité? »

Voilà pour les histoires qui n'ont jamais été publiées. On peut en trouver encore un bon nombre dans la littérature le concernant, bien que certaines d'entre elles soient étrangement transformées. (D'après la « tradition orale », si c'est ainsi qu'il en fut, le pape reçut la première délégation juive avec ce salut : « Je suis votre frère Joseph », mots par lesquels Joseph en Egypte se fit recon-

naître de ses frères. On raconte à présent qu'ils ont été prononcés lorsqu'il reçut la première fois les cardinaux après son élection. Je crains que cette version ne rende un son plus plausible ; mais tandis que la première aurait été très grande en vérité, la seconde est à peine plus que très gentille.) Toutes témoignent de la complète indépendance, qui vient d'un détachement vrai des choses de ce monde, de la splendide liberté à l'égard des préjugés et des conventions, qui peut assez fréquemment résulter d'un esprit quasi voltairien et d'une rapidité stupéfiante à renverser les situations. Ainsi, quand il protesta contre la fermeture des jardins du Vatican pendant ses promenades journalières, et qu'on lui répondit qu'il ne convenait pas à sa position d'être exposé à la vue de simples mortels, il demanda : « Pourquoi les gens devraient-ils ne pas me voir ? Je me tiens mal, peut-être ? » La même spirituelle présence d'esprit, qu'on appelle en France *esprit* tout court, se manifeste dans une autre histoire inédite. A un banquet du corps diplomatique, quand il était Nonce apostolique en France, un de ces messieurs voulut l'embarrasser et fit circuler autour de la table la photographie d'une femme nue — Roncalli regarda le cliché et la rendit à M. N... avec cette remarque : « Mme N..., je suppose. »

Quand il était jeune, il adorait parler, s'attarder à la cuisine et discuter, et il s'accusait lui-même d'avoir « une inclination naturelle à rendre des jugements comme Salomon », à dire « à Pierre et à Paul... comment se comporter en telle circonstance » ; il s'accusait d'intervenir dans des conversations « à propos de journaux, d'évêques, d'événements » en prenant « la défense de celui qui est combattu plus ou moins justement, et que je crois devoir défendre ». Qu'il soit ou non parvenu à museler ces qualités, il ne les a certainement jamais perdues, et elles refleurirent lorsque, après une longue vie de « mortifications » et d'« humiliations » (qu'il pensait très nécessaires à la sanctification de son âme), il parvint soudain à la seule position dans la hiérarchie catholique où la voix d'un supérieur ne pouvait pas lui dicter la « volonté de Dieu ». Il savait, il l'a écrit dans son *Journal*, qu'il avait « accepté [ce service pontifical] par pure obéissance à la volonté du Seigneur, exprimée par la voix du Sacré Collège des cardinaux » ;

c'est dire qu'il n'a jamais pensé que les cardinaux l'avaient élu, mais toujours que « le Seigneur m'a choisi » — conviction qui doit avoir été fortement renforcée par la connaissance du chemin purement accidentel que son élection avait suivi. C'est justement parce qu'il savait que tout cela était une sorte de malentendu, humainement parlant, qu'il pouvait écrire, sans énoncer quelque généralité dogmatique, mais en le rapportant clairement à lui-même : « Le vicaire du Christ sait ce que le Christ veut de lui. » L'éditeur du *Journal*, ancien secrétaire du pape Jean, Mgr Loris Capovilla, fait mention dans son Introduction de ce qui doit avoir grandement irrité un bon nombre de gens, et intrigué plus encore : « Son habituelle humilité devant Dieu, et la claire conscience de sa propre valeur devant les hommes — claire à en être déconcertante. » Mais bien qu'absolument sûr de lui et ne demandant conseil à personne, il ne faisait pas l'erreur de prétendre connaître l'avenir, ou les conséquences ultimes de ce qu'il essayait de faire. Il s'était toujours contenté de « vivre au jour le jour » et même « heure par heure » comme les lys dans le champ, et il établissait à présent la « règle fondamentale de conduite » pour son nouvel état — « ne pas s'inquiéter de l'avenir », ne pas « se livrer là-dessus à des comptes ou à des pronostics humains », et « se garder d'en parler avec assurance et facilité à qui que ce soit ». C'était sa foi, et non la théorie, théologique ou politique, qui le gardait « de toute connivence avec le mal, qui lui serait suggérée par l'espoir de plaire à quelqu'un. »

Etre ainsi complètement libre de soucis et d'inquiétudes était sa forme d'humilité ; ce qui le rendait libre, c'était de pouvoir dire sans la moindre restriction mentale ou émotionnelle : « Que ta volonté soit faite ». Dans le *Journal*, il n'est pas facile de découvrir, sous les couches et les couches de langage pieux, qui pour nous, mais jamais pour lui, est devenu platitude, l'accord fondamental simple qui donnait le ton à sa vie. Encore moins nous attendrions-nous à partir de là à l'esprit, au rire qu'il y puisait. Mais que prêchait-il sinon l'humilité en disant à ses amis combien les nouvelles et terrifiantes responsabilités du pontificat l'avaient effrayé, et avaient même provoqué de nuits sans sommeil — jusqu'à ce

que, un matin, il se dise à lui-même : « Giovanni, ne te prends pas tellement au sérieux ! », et de toujours bien dormir ensuite.

Nul, pourtant, ne peut croire que c'est l'humilité qui lui rendait les contacts si faciles avec tout le monde, lui qui se plaisait autant avec les pensionnaires des prisons, les « pécheurs », ceux qui travaillaient dans son jardin, les religieuses de sa cuisine, Mme Kennedy, ou la fille et le gendre de Khrouchtchev. C'est plutôt son immense confiance en lui qui lui permettait de traiter chacun, petit ou grand, comme son égal. Et il allait très loin, là où il sentait qu'il fallait aller pour que cette égalité s'établisse. Ainsi, il s'adressa aux voleurs et aux meurtriers sous les verrous en termes de « fils et frères », et pour s'assurer que cela ne resterait pas une parole vide, il leur raconta comment il avait volé une pomme, étant enfant, sans se faire prendre, et comment un de ses frères était parti à la chasse sans permis et avait été pris, et quand on le conduisit « aux cellules où les criminels endurcis étaient enfermés », il ordonna « de sa voix la plus impérieuse : " Ouvrez les grilles. Ne les séparez pas de moi. Ils sont tous les enfants du Seigneur. " » A coup sûr, tout cela n'est que bonne doctrine chrétienne, établie de longue date, mais cela demeura doctrine pendant longtemps, et *Rerum Novarum*, l'Encyclique de Léon XIII, « grand pape des travailleurs », n'avait même pas empêché le Vatican de payer ses employés un salaire de misère. L'habitude déconcertante qu'avait le nouveau pape de parler à tout le monde a porté presque immédiatement ce scandale à son attention. « Comment ça va ? » demanda-t-il à l'un de ceux qui travaillaient là, d'après Alden Hatch. « Mal, mal, Votre Eminence », dit l'homme, qui lui expliqua ce qu'il gagnait, et combien il avait de bouches à nourrir. « Il nous faudra faire quelque chose à ça. De vous à moi, je ne suis pas Votre Eminence, je suis le pape », par quoi il entendait : oublie les titres, c'est moi le patron ici, je peux changer les choses. Quand on lui dit ensuite qu'on ne pouvait faire face aux nouvelles dépenses qu'en rognant sur les œuvres de charité, il répliqua, imperturbable : « Alors nous devons rogner. Car (...) la justice passe avant la charité. » Ce qui rend les histoires si plaisantes, c'est le refus systématique de se plier

à la croyance commune que « le langage du pape, même familier [doit avoir] un air de mystère et [répandre] une sorte de crainte », ce qui d'après le pape Jean est en contradiction manifeste avec l' « exemple de Jésus ». Et il est, en vérité, réconfortant d'entendre qu'il est tout à fait en accord avec l' « exemple » de Jésus de conclure l'audience si pleine de controverses avec les représentants de la Russie communiste en annonçant : « Et maintenant, le moment est venu, avec votre permission, d'une petite bénédiction. Une petite bénédiction ne peut pas faire de mal après tout. Prenez-la comme on vous la donne¹. Le monolithisme de cette foi, jamais entravée par le doute, jamais ébranlée par l'expérience, jamais déformée par le fanatisme — « qui, même innocent, est toujours nocif » — est splendide en acte et en parole vive, mais il devient monotone et informe, lettre morte sur la page imprimée. C'est vrai même des quelques lettres qui sont ajoutées à cette édition ; la seule exception est le « Testament spirituel : " aux Roncalli " », où il explique à ses frères et à leurs enfants et petits-enfants pourquoi, contrairement à tous les usages, il s'est, lui, refusé à leur donner des titres, pourquoi, aujourd'hui comme hier, il se refuse à les « soustraire à [leur] pauvreté honorée et heureuse », même s'il les a « parfois [secourus] dans [leurs] besoins les plus pressants comme un pauvre avec des pauvres », pourquoi il n'a jamais demandé « rien, ni postes, ni argent, ni faveurs, jamais, ni pour moi ni pour mes parents ou mes amis ». Car, « né pauvre, (...) je suis particulièrement heureux de mourir pauvre, ayant distribué (...) tout ce qui m'est venu entre les mains — dans une mesure très limitée du reste — pendant les années de mon sacerdoce et de mon épiscopat² ». Il y a un ton légèrement apologétique dans ces passages, comme s'il savait que la pauvreté de sa famille n'était pas aussi « heureuse » qu'il voulait le faire croire. Longtemps auparavant, il avait remarqué que les « ennuis et souffrances » perpétuels qui les assaillaient « ne semblaient pas servir un bon

1. Pour ces histoires, voir A. Hatch, *op. cit.*

2. L'auteur cite ici le « Testament spirituel » du 29 juin 1954 (*op. cit.*, p. 523 sq.) et non le « Testament spirituel " aux Roncalli " » du 3 décembre 1961 (*Ibid.*, p. 517 sq.). (*N.d.T.*)

dessein, mais plutôt leur faire du mal », et c'est là l'un des quelques exemples où l'on peut au moins deviner quelles sortes d'expériences il trouvait nécessaire d'écartier. Tout comme on peut deviner, plus aisément, l'immense orgueil du garçon pauvre qui toute sa vie devait insister sur le fait qu'il ne demanda jamais de faveur à personne, et qui trouvait son réconfort à la pensée que tout ce qui pouvait lui advenir (« Qui est plus pauvre que moi ? [...] Depuis que je suis séminariste, je ne me suis pas mis sur le dos un seul vêtement qui ne m'ait été donné par charité [...] ») lui venait de la providence divine ; de sorte que sa pauvreté est devenue pour lui un signe évident de sa vocation : « Je suis de la même famille que le Christ, qu'est-ce que je voudrais de plus ? »

Des générations d'intellectuels modernes, pour autant qu'ils ne sont pas des athées — c'est-à-dire des imbéciles prétendant savoir ce que nul homme ne peut savoir — ont appris de Kierkegaard, de Dostoïevski, de Nietzsche, et de leur innombrable suite appartenant ou non au camp existentialiste, à trouver la religion et les questions de théologie « intéressantes ». Nul doute qu'ils auront de la difficulté à comprendre un homme qui, dès son très jeune âge, a « fait vœu de fidélité » non seulement à la « pauvreté matérielle » mais également à la « pauvreté d'esprit ». Quel que fût le pape Jean XXIII, qui qu'il fût, il ne fut ni intéressant ni brillant ; et ce, indépendamment du fait qu'il ait été un étudiant assez médiocre, et n'ait marqué, plus tard dans sa vie, aucun intérêt intellectuel ni érudit d'aucune sorte. (A part les journaux, qui le passionnaient, il semble n'avoir lu à peu près aucun écrit séculier.) Si un petit garçon se dit, comme Aliocha, « Puisqu'il est écrit : “ Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu as, donne-le aux pauvres, et suis-moi ”, comment puis-je ne donner que deux roubles au lieu de tout ce que je possède, et aller à la première messe au lieu du “ suis-moi ” ? » Et si l'homme fait ne démord pas de l'ambition du petit garçon : devenir « parfait », et continue à se demander : « Suis-je en train de progresser ? », en se faisant un calendrier pour lui-même, et en notant avec un soin méticuleux jusqu'où il a progressé — incidemment, il se traite lui-même avec douceur en ce chemin, soucieux de ne point promettre trop, s'at-

taquant à ses défauts « un par un », et sans désespérer une seule fois — il est peu vraisemblable que le résultat soit d'un particulier « intérêt ». Un calendrier de perfectionnement est si peu le substitut d'une histoire — que reste-t-il à raconter s'il n'y eut ni « tentation ni manquement, jamais, jamais », ni « péché mortel ou véniel » ? — que même les rares exemples d'un développement intellectuel dans le *Journal* restèrent étrangement inaperçus de leur auteur, qui l'a relu et préparé pour une publication posthume, pendant les derniers mois de sa vie. Il ne dit jamais à quel moment il a cessé de voir dans les protestants de « pauvres infortunés hors du sein de l'Eglise », et a acquis la conviction que « tous, baptisés ou non, appartiennent de droit à Jésus » ; pas davantage ne s'est-il rendu compte de l'incongruité qu'il y avait à ce que lui, qui sentait « dans son cœur et dans son âme de l'amour pour les règles (de l'Eglise), ses préceptes et son règlement », pût faire, comme dit Alden Hatch, « le premier changement dans le canon de la messe depuis un millier d'années », et d'une façon générale, pût consacrer immédiatement toute sa force à « l'effort de redresser, de réformer et (...) d'améliorer toute chose », avec la certitude que son Concile œcuménique « sera sûrement (...) une réelle et nouvelle Epiphanie ».

Sans aucun doute, ce fut la « pauvreté d'esprit » qui le préserva « des inquiétudes et des perplexités fatigantes », et lui donna une « force d'audacieuse simplicité ». C'est elle aussi qui apporte réponse à la question de savoir comment on a pu choisir l'homme le plus audacieux, alors qu'on en voulait un facile et conciliant. Il avait réalisé son désir, une recommandation de *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas Kempis, un de ses livres favoris : « Etre inconnu et méprisé », mots que, dès 1903, il avait adoptés pour « devise ». Beaucoup le jugeaient sans doute — il vivait, somme toute, dans un milieu d'intellectuels — un peu stupide, non pas simple, mais simple d'esprit. Et ceux qui avaient constaté, des décennies durant, qu'il ne semblait réellement « jamais (avoir) éprouvé de tentations contre l'obéissance » n'ont pu, selon toute vraisemblance, comprendre l'orgueil et la confiance en soi formidables de cet homme qui jamais un instant ne renonça

à son jugement en obéissant à ce qui, pour lui, n'était pas la volonté de ses supérieurs, mais la volonté de Dieu. Sa foi, c'était « que ta volonté soit faite », et il est vrai, bien qu'il l'ait dit lui-même, qu'il était « [tout] évangélique », vrai aussi qu'il « [requit] et [obtint] un respect universel, et (...) [fut] un motif d'édification pour beaucoup ». C'est cette même foi qui lui inspira sa parole la plus forte, sur son lit de mort : « Chaque jour est un bon jour pour naître, chaque jour est un bon jour pour mourir¹. »

1. « *Ogni giorno è buono per nascere ; ogni giorno è buono per morire.* » Voir ses *Discorsi, Messagi, Colloqui*, vol. V, Rome, 1964, p. 310.